

Le cours de vacances suffragiste à Château-d'Oex

Autor(en): **Wasserfallen, Madeleine**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **7 (1919)**

Heft 83

PDF erstellt am: **15.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-254945>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le Cours de vacances suffragiste à Château-d'Ex

Impressions d'une participante

En débarquant à la gare de Château-d'Ex, le dimanche à la veille du cours de vacances, M^{lle} L. Dutoit, l'admirable organisatrice, manifestait un peu d'inquiétude et M^{lle} Gourd partageait ses appréhensions. Le cours était une nouveauté, le faible nombre des inscriptions avait été récolté avec peine et M^{lle} Martin de Château-d'Ex craignait l'influence néfaste de « l'échec de Neuchâtel ». Il pleuvait à torrents, la température était froide. Après la première matinée de travail, plus rien ne subsistait de l'inquiétude exprimée la veille, et cependant il pleuvait toujours et la température était plus froide encore. L'Etat-major du cours suffragiste, regagnant le G. Q. G. établi à la pension de la Cheneau, convenait que « cela s'annonçait comme un succès » et se félicitait de l'abondance des élèves. Il paraissait surtout que la « Stimmung » y était, elle avait jailli d'emblée, avant même que la séance eût commencé; peut-être était-elle à nous attendre dans la gentille salle de la Croix-Bleue, préparée et ornée de bouquets par les soins aimables de l'Union des Femmes de Château-d'Ex ?

Chaque matin de la semaine, à 9 heures, nous nous y retrouvions avec plaisir, les 25 élèves venues de toutes les régions de la Suisse, de cantons même où l'Association suisse pour le Suffrage, n'a pas de sections : ainsi des Grisons, d'Argovie, de Schaffhouse. Des étrangères étaient aussi du nombre et un contingent respectable de dames de Château-d'Ex suivait assidûment les leçons françaises; les exercices allemands avaient été placés à la fin de la matinée pour permettre aux ménagères de se retirer à 11 heures, car il ne faut pas que la préoccupation suffragiste détourne les femmes de leurs devoirs !

Entre nous, la cordialité, la bienveillance et la bonne volonté créèrent des liens d'entente parfaite et l'intérêt à la même cause fit de l'auditoire une classe attentive, zélée et vivante. Les exercices français et allemands au programme de chaque jour étaient pleins d'imprévu, quelquefois de drôlerie, en même temps que fort sérieux dans leur forme et dans leur fond. L'assemblée élisait une présidente de séance, une novice en l'art de présider. Il arriva que la présidente, intimidée et embarrassée, perdait quelque peu la tête; il arriva que le professeur dut lui souffler les formules sacramentelles qui ouvrent et terminent une discussion, donnent la parole, ramènent les oratrices au sujet précis, mettent une proposition aux voix. La présidente faisait procéder à l'élection d'une secrétaire de séance, puis lire le procès-verbal de la leçon de la veille, donnait enfin la parole à une élève du cours chargée d'introduire un sujet. Ceux-ci n'avaient rien que de très familier, le but des cours étant tout pratique, il s'agissait de se lancer à l'eau et d'exposer librement, sans texte, un petit travail préparé mentalement. Ici aussi il arriva des aventures aux élèves : l'une restait court, ayant perdu soudain le fil de son plan, l'autre se répétait, employait des termes vagues et des mots impropres, la troisième se voyait inexorablement couper la parole au bout des 15 minutes réglementaires et devait présenter un vœu ou une résolution qui n'était plus appuyée sur un exposé. Il y en eut d'ailleurs aussi qui traitèrent leur sujet avec une sûreté et une maîtrise parfaites. Les professeurs critiquaient alors le travail et la présidente ouvrait la discussion, très houleuse parfois, dans le cours français particulièrement. C'est dans une discussion que l'on vit, à propos d'un travail sur le suffrage féminin, les leaders du féminisme suisse imiter à la perfection celui qui n'accordera le droit

de vote aux femmes que si elles font du service militaire, celui qui craint de voir s'effondrer le piédestal d'où la femme exerce son empire fait de charme, de grâce et de beauté, celui qui voit dans l'extension du droit électoral aux femmes la ruine de la famille et la disparition de l'instinct maternel — toute cette comédie pour fournir aux élèves l'occasion de répondre aux habituels arguments de nos adversaires.

L'heure arrivait toujours trop vite de clore la discussion et de lever la séance. L'année prochaine, il faudra attribuer plus de temps à ces exercices extrêmement utiles, plus féconds que tous les enseignements théoriques et que tous les manuels du monde.

Entre les deux heures d'exercices pratiques, nous eûmes le privilège d'entendre diverses conférences, que des suffragistes dévouées vinrent prononcer, faisant parfois de longs voyages dans ce seul but. Ainsi, M^{lle} Erni, de Zurich, nous parla du suffrage féminin en Allemagne, M^{lle} Vogel, de Berne, du suffrage en Suisse, M^{me} Exchaquet, de Montreux, fit l'historique du rôle de la femme en France, M^{me} Mayor envoya un travail très intéressant sur la Scandinavie au point de vue suffragiste. M^{lle} Gourd nous raconta l'activité de Susan-B. Anthony, la pionnière du suffrage féminin aux Etats-Unis, et M^{me} Serment-Monnier, de Genève, évoqua dans une causerie pleine de charme, la personnalité de M^{me} Beecher-Stowe qui ne fut pas une suffragiste, mais une de ces femmes éminentes dont l'influence justifie nos revendications.

Avec un tel programme nos matinées étaient archi-remplies, à ce point qu'il fallut renvoyer à l'après-midi la causerie de M^{me} Girardet-Vielle, qui nous entretint de la question si actuelle de l'entrée de la Suisse dans la Société des Nations. Il fallut également lire, en prenant le thé sur l'herbe, le manuscrit que Miss Parell envoya de Bâle sur l'histoire du suffrage en Angleterre, la dernière après-midi de la belle semaine de nos « vacances ».

Etranges vacances, au fait, car si les matinées étaient remplies, les après-midi l'étaient tout autant ! Procès-verbaux à rédiger, lectures à dépêcher, travaux à préparer pour les élèves appliquées, une course à la Pierreuse pour profiter d'une après-midi de soleil... Les dames de Château-d'Ex s'arrachaient l'Etat-major qui fut parfois obligé de prendre le thé à plusieurs reprises dans une soirée. Et l'Union des Femmes convia toutes les suffragistes à un grand goûter où elles se régalerent des friandises les plus délicieuses, et où des paroles pleines de cordialité furent échangées; goûter mémorable puisque y fut fondé le groupe de Château-d'Ex. Si le nombre des marraines favorise la prospérité d'un enfant, le groupe de Château-d'Ex sera vivant et fort. Nous lui faisons encore tous nos vœux.

L'activité du matin, l'activité de l'après-midi fournies, il restait à remplir le programme des soirées. M^{lle} Martin avait organisé une série de conférences à Château-d'Ex et dans les villages voisins, les avait annoncées dans le journal local : il n'y avait pas à reculer. M^{lles} Porret, Dutoit, Gourd, Grütter, s'exécutèrent de fort bonne grâce, à Château-d'Ex, à l'Étivaz, à Rossinières, à Rougemont, aux Moulins; car pour elles toutes, une conférence n'est qu'un jeu, et nous les élèves, qui les escortions fidèlement, nous primes d'excellentes leçons sur l'art d'adapter un sujet à un auditoire, de varier les formules, les exemples. Et le *Journal de Château-d'Ex* se remplit d'articles pour et contre le suffrage féminin. Notons comment M^{lle} E. Porret, racontant avec humour et malicieuse discrétion l'histoire de la « première consultation populaire » dans le canton de Neuchâtel, remporta un beau succès de gaieté aux dépens de nos adversaires !

Et tout ce travail accompli le fut sans peine au milieu de la

cordialité, de la sympathie, de la gaieté. Les jeunes qui assistèrent en bon nombre au cours, prirent un peu de l'expérience qui leur manquait totalement; les militantes qui, pleines d'expérience, initièrent les jeunes à la vie publique, se retremperent dans l'enthousiasme des jeunes et y découvrirent de nouvelles forces pour le travail suffragiste.

Ce premier essai de cours de vacances fut un véritable succès. Le Comité Central peut se féliciter de sa bonne idée, et toutes les participantes seront d'accord avec moi, pour exprimer encore une fois notre reconnaissance à M^{lle} Dutoit, l'infatigable organisatrice, à M^{lles} Gourd et Grütter, nos professeurs bienveillants et expérimentés. La semaine de Château-d'Ex nous a rempli le cœur de souvenirs charmants. Nous y avons eu tant de plaisir que nous nous sommes séparés sur un « au revoir, à l'année prochaine », confiant et décidé.

Madeleine WASSERFALLEN.

Les premières femmes-médecins ¹

(Suite et fin)

Le sujet : l'alliance intime entre le corps et l'esprit, et le devoir des médecins d'éclairer l'opinion à cet égard, la préoccupait depuis longtemps. Il est caractéristique pour l'état d'esprit de l'époque — entre 1875 et 1880 — que douze éditeurs refusèrent de publier cet ouvrage et qu'il ne put paraître que grâce à un changement du titre ! Pour Miss Blackwell, la responsabilité médicale en face des problèmes sexuels et éducatifs était d'une importance capitale. La prospérité de la famille — partant de la nation elle-même — reposait sur les rapports normaux et l'influence salutaire de ceux qui mettaient au monde et élevaient la jeune génération. Plus que personne, la femme médecin est qualifiée pour représenter l'idéal chrétien d'une morale supérieure et pour s'opposer aux antiques préjugés si fortement enracinés dans la société. Elizabeth Blackwell a été sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres, en avance sur son époque. De même qu'elle avait pris part autrefois avec l'ardeur de la première jeunesse à la campagne antiesclavagiste, elle lutta par la plume et la parole contre les formes plus secrètes, mais aussi délétères, de l'esclavage contemporain. Jamais elle ne prit son parti de la corruption qui s'attaque aux sources de la vie dans nos Etats soi-disant chrétiens.

Elle mourut en 1910 pendant un séjour en Ecosse, au bord d'un de ces lacs des Highlands qu'elle aimait pour leur calme beauté et leur charme pittoresque.

La puissance de son exemple s'est manifestée de manière très frappante chez une de ses premières disciples, dont il nous faut aussi parler. Elizabeth Garrett, sœur de Mrs Fawcett, la présidente distinguée de l'Association suffragiste anglaise, était née en 1836. Après avoir entendu Elizabeth Blackwell dans une de ses conférences de Londres, elle voulut étudier la médecine et réussit au prix de mille efforts à se faire admettre dans un grand hôpital à condition de travailler seule et de s'habiller en nurse pour accompagner les médecins dans leurs tournées auprès des malades. Ses études achevées, il lui fut impossible d'obtenir ses grades. Elle parvint seulement à être acceptée comme licenciée de la Société pharmaceutique ! (Plus tard, elle reçut le diplôme de docteur à Paris). Son dispensaire pour femmes ne s'en développa pas moins avec le plus grand succès. Il comblait une lacune profondément ressentie en permettant aux femmes

du peuple d'être traitées par des femmes. L'hôpital qu'il fallut bientôt y adjoindre prit également une extension imprévue et se doubla d'une maison de convalescence située à la campagne. Elizabeth Garrett avait épousé en 1871 Mr. Anderson, fonctionnaire de la marine, mais elle n'interrompit jamais l'exercice de sa profession ni son enseignement à l'Ecole de Médecine qu'elle avait aidé à fonder.

Elle a travaillé avec une persévérance inlassable à l'introduction du suffrage féminin et fut une des déléguées qui présentèrent à la Chambre des Communes la fameuse pétition de 1866. Mrs. Garrett Anderson a été en Angleterre la première femme-docteur, la première appelée à faire partie d'une Commission scolaire, la première élue maire, la première enfin nommée membre de l'Association médicale, dont elle fut quelque temps la vice-présidente.

Elle est morte en décembre 1917. Une fondation destinée à honorer sa mémoire s'est constituée une année plus tard, avec l'appui des Collèges féminins et de diverses associations professionnelles, pour soutenir l'hôpital qu'elle a créé.

Il faut un certain effort aujourd'hui, où les positions sont définitivement conquises, pour se représenter les obstacles qui se sont accumulés sur la route de nos deux pionnières. Lorsqu'au milieu du XIX^e siècle, cinq femmes avaient demandé à entrer à l'Université d'Edimbourg, elles avaient soulevé une formidable agitation. L'opinion publique avait pris parti dans un sens ou dans l'autre. Leurs camarades masculins devaient les protéger contre les insultes de la population. Enfin en 1874, l'école de médecine, fondée à Londres pour les femmes, donnait les facilités réclamées aux jeunes filles toujours plus nombreuses qui désiraient travailler au soulagement de l'humanité souffrante. Edimbourg résista encore longtemps, mais en Irlande, l'Université se montra plus accueillante. En 1910, enfin les Collèges royaux de Médecine ont consenti à suivre le mouvement. A l'heure qu'il est, Oxford et Cambridge sont les seuls à s'y refuser.

On peut citer à l'actif des femmes anglaises, le grand nombre d'hôpitaux, de dispensaires anti-tuberculeux, qui ont été fondés par elles en Grande-Bretagne, aux Indes, en Australie, en Nouvelle-Zélande, en Afrique. Elles ont établi une clinique médico-psychologique où les différentes formes de névrose sont traitées suivant les méthodes les plus nouvelles. Notez que toutes ces institutions sont autonomes et sans attaches officielles, dues uniquement à l'énergie des fondatrices et à l'appui que celles-ci ont trouvé dans toutes les classes de la population, et admirez une fois de plus l'esprit d'initiative et de généreuse solidarité qui caractérise les Anglo-Saxons.

Chacun a entendu parler de l'œuvre admirable accomplie par les doctresses anglaises pendant la guerre. Leurs services ayant été d'abord refusés par le gouvernement, elles se sont mises à la disposition de la France, de la Belgique, de la Russie, etc.

En Serbie, Mrs. Elsie Inglis, morte depuis à la suite des fatigues endurées, s'était fait adorer par les malheureuses populations, auxquelles elle s'était dévouée. L'utilité des services rendus par les doctresses, a été si généralement reconnue que le ministère a fini par encourager leur recrutement.

Nous avons tous entendu proclamer — et combien souvent ! — que, si la femme est très capable de travailler et de se dévouer, elle est dépourvue du génie créateur et ne saurait se hausser à des conceptions d'un caractère plus général. Il nous semble que nous sommes en droit de mettre en doute l'autorité de ce lieu commun. S'il a peut-être quelque valeur dans les domaines de l'art et de l'abstraction pure, il y a certainement bien d'autres champs d'action où il n'est pas applicable.

¹ Voir le *Mouvement Féministe* du 10 juin et du 10 août 1919.